Histoires des Bretagnes 5. En Marge

Julien Bachelier

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/abpo/3452>

DOI : 10.4000/abpo.3452

ISBN : 978-2-7535-5365-1

ISSN : 2108-6443

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 30 décembre 2016

Pagination : 190-193

ISBN : 978-2-7535-5363-7

ISSN : 0399-0826

Référence électronique

Julien Bachelier, « Histoires des Bretagnes 5. En Marge », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* [En ligne], 123-4 | 2016, mis en ligne le 30 décembre 2016, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/abpo/3452> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/abpo.3452>

MORVAN, Frédéric, *Les chevaliers bretons. Entre Plantagenêts et Capétiens, du milieu du XI^e siècle au milieu du XIII^e siècle*, Spézet, Coop Breizh, 2014, 359 p.

Le titre ne semble pas avoir été choisi par l'auteur. Jamais Frédéric Morvan ne se limite à la chevalerie; il s'intéresse plus globalement au groupe des hommes d'armes comme en témoignent à la fois l'introduction ainsi que le plan de cet ouvrage issu d'une partie de sa thèse (une première partie a été publiée aux PUR sous le titre *La chevalerie bretonne*). L'ensemble est bâti sur la chronologie de la domination éminente, celle des ducs qui, après avoir été d'obédience anglo-normande, passent non sans difficultés sous le contrôle capétien : le temps des choix (Plantagenêts ou Capétiens), le temps de la réorganisation, le temps de la guerre (civile).

Si l'on souhaite connaître par le menu les guerres et conflits qui ont frappé la Bretagne du milieu du XI^e siècle au milieu du XIII^e siècle, cet ouvrage constitue une base chronologique solide où l'on voit défiler différents niveaux d'acteurs. Si en revanche on cherche, dans ce contexte perturbé de recomposition des réseaux, à connaître les hommes d'armes et leurs comportements autres que militaires et politiques, il vaut mieux passer son chemin. Le résultat est d'autant plus surprenant que l'auteur annonce en introduction avoir consacré les premières années de sa recherche à une approche prosopographique. Mais à quoi sert donc la prosopographie si ce n'est à dégager de solides informations sur les comportements tant « collectifs » qu'individuels du groupe étudié? En limitant l'approche du groupe des guerriers à ses seules implications politiques et militaires, en écartant toute véritable approche sociologique, anthropologique et archéologique sérieuses, l'auteur se prive et nous prive de points essentiels qui auraient également aidé à la compréhension des seuls aspects militaires étudiés. Comment peut-on parler des hommes d'armes sans même approfondir la question des résidences, plus ou moins fortifiées, plus ou moins monumentales, qui témoignent tout à la fois des niveaux de fortune très divers mais aussi de la hiérarchisation interseigneuriale ou encore de la capacité à trouver ou non des ressources financières par le biais du prêt (auprès des établissements religieux notamment) ou par la pression sur les dépendants? Toutefois, on saura gré à l'auteur de fournir une imposante série de schémas de filiation improprement appelés généalogies.

Didier PANFILI

BOUGET, Hélène, COUMERT, Magali (dir.), *Histoires des Breagnes 5. En Marge*, Brest, Centre de recherche bretonne et celtique/Université de Bretagne Occidentale, coll. « Histoires des Breagnes », 2015, 349 p.

Ce dernier volume d'*Histoire des Breagnes*, dirigé par Hélène Bouget et Magali Coumert, s'inscrit pleinement dans la dynamique et l'esprit des quatre premiers tomes. Il ouvre de nouvelles perspectives et aborde des thématiques originales. Au sein d'un projet interdisciplinaire (histoire, littérature, histoire de l'art et archéologie) avec des chercheurs venus notamment d'Angleterre, du Pays de Galles, d'Irlande et de Bretagne, ce volume regroupe les communications de trois journées d'étude tenues à Brest et Quimper en 2013 et 2014 autour de la thématique des « marges ». Loin, en périphérie, à la limite ou à la frontière, la marge a longtemps été assimilée à ce qui était négligeable, ce qui méritait à peine d'être connu. Or Hélène Bouget et Magali Coumert le soulignent en introduction : les marges, les « pourtours [...] circonscrivent le centre et permettent de mieux le définir » (p. 13).

L'ouvrage est divisé en quatre parties. La marge est d'abord envisagée sous l'angle spatial ; les compétences de l'auteur de ces lignes plus limitées que le présent objet d'étude nous amènent à davantage développer cet aspect. Après un prudent préambule où elle souligne la fragilité des qualificatifs de « Francs » et « Bretons », Caroline Brett revient sur la marche bretonne durant les époques mérovingienne et carolingienne. Si l'idée de marche implique une certaine centralité de la région étudiée, l'auteur met en avant qu'elle n'était pas une zone convoitée, encore moins un espace des confins mais bien plutôt une marge, un espace délaissé fautes de richesses, de ressources, distant des cœurs du monde franc, de ses souverains et de ses aristocrates. Les VII^e-VIII^e siècles restent ceux de l'éloignement. Le modèle social, politique et économique de la marche demeure encore à comprendre. Que la zone ait été rurale et agricole est une certitude, par contre, et à la différence de l'auteur, il ne nous paraît plus possible de soutenir l'idée d'une forêt frontalière, vide d'hommes. L'absence de découvertes archéologiques (nécropoles du haut Moyen Âge notamment) n'est pas nécessairement le reflet du passé. D'une part, certaines découvertes très récentes ont mis au jour d'importantes *villae* romaines dont la période d'occupation a dépassé la limite traditionnelle admise, v. 250. Ainsi, en Noyal-Châtillon-sur-Seiche et La Mézière (act. Ille-et-Vilaine), des *villae* furent en usage jusqu'au IV^e siècle, la question de la crise du III^e siècle doit donc être revue. D'autre part, l'image d'une forêt frontalière doit davantage être analysée selon le prisme d'une construction historiographique, politique, voire identitaire – du moins du côté breton. Caroline Brett invite donc à revoir nos conceptions sur la marche, au-delà des quelques raids bretons et francs documentés par l'écrit, elle s'interroge sur l'existence de modèles socio-économiques plus nuancés, alternatifs à ceux proposés par les lectures privilégiant le centre. À l'autre extrémité chronologique, Marie-Pierre Baudry rappelle à quel point le filtre du XIX^e siècle a été et reste important pour décrire les marches de Bretagne. À partir de l'exemple poitevin, elle rappelle que les marches séparantes remontent au XII^e siècle et non à l'époque carolingienne, qu'on ne saisis leur fonctionnement qu'à partir du XV^e siècle et que le concept de marche, confisqué par une certaine historiographie dans un sens bien particulier, n'est « pas une spécificité bretonne » (p. 104). Patricia Victorin s'attaque de son côté à un autre mythe identitaire : le Combat des Trente. Reprenant les textes de Froissart, de d'Argentré et La Villemarqué, elle montre la construction d'une légende pour « la patrie bretonne et [...] la nation bretonne » (p. 124). L'auteur souligne la complexité de ce *campanilismo* régional étroitement lié à la construction du patriotisme national dont il fut l'un des vecteurs ; en effet, le XIX^e siècle fut à la fois celui de la fabrique du roman national et celle des romans régionaux, les deux étant loin d'être incompatibles comme l'illustrait Arthur de La Borderie. Patrick Kernévez dresse un bilan de la situation castrale en Bretagne. On retiendra notamment son analyse de l'inversion des logiques spatiales au cours du Moyen Âge central, écho aux travaux sur la polarité (Alain Guerreau) et la territorialisation (Florian Mazel) de l'espace médiéval. Les cours d'eau, « anciennes marges », voient se fixer des agglomérations, parfois sur deux paroisses (Hennebont), parfois encore sur deux évêchés (Quimperlé). Intervient ici un classique jeu d'échelle selon le sens géographique et non cartographique (Jacques Lévy) : à petite échelle le cours d'eau sert bien souvent de frontière et à grande échelle la nécessité de points de franchissement a encouragé le développement de localités plus ou moins importantes. Enfin, on partagera les regrets de l'auteur quant à l'histoire maritime, littorale et portuaire bretonne qui reste un chantier à ouvrir. De son côté, Roy Flechner relit les lettres de Grégoire le Grand adressées aux Britanniques et montre que le pape a habilement concilié le droit canonique à la situation du christianisme insulaire.

Le second axe s'intéresse aux « Individus en marge ». Alban Gautier revient sur Æthelrith roi de Northumbrie entre 592 et 616/7, connu par quelques mentions écrites (surtout des batailles) pour l'essentiel postérieures à sa disparition, soulignant ainsi son importance. Personnage à la marge de multiples manières, d'abord comme maître de territoires périphériques, puis comme « païen et tueur de moines » et enfin au sein des sources le mentionnant, puisque les sources anglo-saxonnes et bretonnes livrent de lui un portrait tantôt négatif, tantôt ambigu ne recouvrant pas les divisions traditionnelles. Bernicien comme Æthelrith, Bède le Vénérable réécrivit son histoire et gomma ses aspérités marginales car il fut à la fois le père de saint Oswald et l'ancêtre direct de la lignée royale sous laquelle Bède commença à rédiger son *Histoire ecclésiastique*. Jean-Claude Meuret s'intéresse aux ermites, difficiles à repérer dans les sources. En effet, ils doivent paradoxalement leur renommée à l'échec de leur vocation première puisqu'ils finissent par intégrer une communauté régulière. L'auteur met bien en valeur le fait que les ermites reçurent des lieux loin d'être des déserts (Pontpierre, Landivy, Nyoiseau...), l'exemple de Daniel en Riaillé (act. Loire-Atlantique) est sur ce point parlant. Vers 1135, tous les dons qu'il avait reçus correspondaient à des biens déjà exploités. La pancarte donne la curieuse impression de déjà-vu dans d'autres contextes, peut-on aller jusqu'à parler de seigneurie érémitique ? Bien souvent, les ermites établirent une *ecclesia*, nombre d'entre eux furent aussi prêtres, vivant en communauté et ayant des activités agropastorales. Certains refusèrent la territorialisation et partirent vers d'autres horizons, se jouant des frontières des principautés. D'autres virent leur idéal rattrapé par l'institution ecclésiastique et la réforme grégorienne, leur communauté devenant une abbaye d'un « ordre » nouveau (Savigny) ou bien un prieuré d'une abbaye bénédictine classique (Riaillé). Dans ce vaste panorama étudié par Jean-Claude Meuret, on se permettra toutefois d'ajouter l'exemple de l'abbaye de Saint-Sulpice-la-Forêt fondée par Raoul de la Futaie permettant de contrebalancer – légèrement – la faiblesse des fondations abbatiales d'origine érémitique du côté breton, tout comme on mentionnera l'existence d'ermite dans la forêt de Rennes en Acigné et La Bouëxière. Ermite et forêt se retrouvent dans l'article de Annaïg Queillé analysant Perceval, personnage marginal car différent des autres héros arthuriens. Marginal aussi car il vient des tréfonds de la « *gaste forest soutaine* [perdue] ». Marginal enfin, car il ignore les codes chevaleresques et courtois. Et c'est pourtant cette triple marginalité qui permet à Perceval de restaurer la souveraineté contestée d'Arthur. L'auteur poursuit en rapprochant cette figure du dieu Lug et en l'inscrivant dans une tradition littéraire et mythique celtique. Marion Poilvez présente un autre personnage du cycle arthurien : Tristan. L'auteur revient en particulier sur le chapitre 85 (*Spesar páttr*) de la *Grettis saga* qui a posé des problèmes aux spécialistes des sagas qui bien souvent l'ont déconsidéré. Ce passage est la rencontre de deux figures : Grettir pour les sagas du Nord et Tristan pour la matière de Bretagne. Plus que Tristan, c'est le matériel tristanien qui se retrouve dans d'autres figures de hors-la-loi des sagas islandaises.

La troisième partie, « Frontières symboliques et culturelles », s'ouvre sur deux contributions liées au Pays de Galle et l'usage de la langue galloise. Brynley Roberts montre que les clercs gallois n'ignoraient en rien le latin participant au vaste écoumène culturel de l'Occident chrétien médiéval. Mais utilisé dans un contexte particulier – celui des conquêtes anglo-normandes – le gallois a bien été un élément de résistance identitaire et culturelle comme le montre Barry Lewis. *Artus de Bretagne* avait tout pour faire du duché breton un thème central, tant avec la matière de Bretagne qu'avec le domaine arthurien. Or, comme le démontre Christine Ferlampin-Acher, il n'en est rien. Autant sur le plan géographique que littéraire, la péninsule reste marginale dans cette œuvre rédigée au début du *xv^e* siècle. Hildegard Tristram nous ramène au *xix^e* siècle et aux constructions nationales avec son étude du récit

héroïque irlandais *Táin Bó Cuailnge*. Comme d'autres régions des marges (Écosse, Bretagne, Finlande et Estonie), l'Irlande a érigé une histoire ancienne en « *national epic of the Irish people* », à ceci près qu'il s'agit bien d'une œuvre médiévale puisque les copies les plus anciennes remontent au XII^e siècle.

L'ouvrage se clôt sur les « marges du parchemin ». À partir des sceaux, Vincent Launay expose les choix opérés par les sires de Rais dont la seigneurie se situait à la marge entre Bretagne et Poitou. Après avoir eu recours au sceau du sénéchal de Nantes jusque dans les années 1270, ils se tournèrent ensuite vers l'autorité royale, plus éloignée, garantissant ainsi une plus grande marge de liberté. Suivent trois contributions sur les marges des manuscrits dont plusieurs exemples sont reproduits en couleurs éclairant les observations des auteurs. Les dessins ou lettres (*marginalia*) des manuscrits gallois médiévaux sont présentés par Ceridwen Lloyd-Morgan, si dans certains cas les *marginalia* commentent, illustrent ou aident à comprendre le texte, parfois ils paraissent être un simple divertissement tant pour l'exécutant que pour l'éventuel lecteur. En effet, dans *Peniarth* 23, f° 57 v° l'auteur émet l'hypothèse que les dessins réalisés en marge l'ont été ici car le mécène du manuscrit ne consultait vraisemblablement que les premières pages. À l'inverse et dans un autre type de manuscrit, Mégumi Tanabé montre que les ornements marginaux des *Heures* de Pierre II (1455-1457) et ceux des *Heures* de Marguerite d'Orléans (avant 1435) entrent en écho « avec les aspirations profondes du commanditaire ». L'iconographie du manuscrit du duc breton est truffée d'allusions politiques, Pierre II reprend les codes royaux ou bien rappelle son soutien au mariage de sa nièce Marguerite avec son cousin François de Bretagne, union qui permit d'éviter une crise de succession car Pierre n'eut pas d'enfant. Le *Missel Pontifical* de Michel Guibé, évêque de Rennes (1482-1502), permet à Sophie Cassagnes-Brouquet de rappeler la place du commanditaire. Ses armoiries et la crosse épiscopale sont omniprésentes dans les décors marginaux. Et si parfois des scènes fantaisistes et des monstres surgissent il ne faut pas en conclure à une liberté créative et débridée des trois enlumineurs sans lien avec le lecteur, au contraire, tout comme les sculptures en bois et en pierre des cathédrales ces décors étaient « consubstantiel[s] » au christianisme médiéval, ils devaient conduire à une réflexion, une méditation.

Il s'agit donc d'un volume riche, dense et varié. Une question notamment le parcourt : celle de l'identité. Galvaudée depuis quelques années, elle mérite justement d'être revue. Si des études ont été menées il y a maintenant trente ans sur le « bretonisme » (Jean-Yves Guimard), la question vaut d'être reprise dans son ensemble à la lumière de travaux récents dont une partie des auteurs de ce volume sont précisément les contributeurs. Enfin, ce recueil fait mentir Lucien Febvre lorsque ce dernier estimait que « peu importe le cadre, la marge. C'est le cœur qui vaut, et qu'il faut avant tout considérer ».

Julien BACHELIER

COPY, Jean-Yves, *La revendication bretonne du trône de France (1213-1358)*, Paris, Alain Baudry et C^{ie}, 2016, 310 p.

Il y a trente ans dans son livre *Art, société et politique au temps des ducs de Bretagne. Les gisants haut-bretons* (Paris, Aux Amateurs des Livres, 308 p.), Jean-Yves Copy publiait une étude révolutionnaire sur les gisants médiévaux ; cette étude se fondait sur un inventaire de 272 monuments, tant disparus que conservés, du début du XIII^e siècle à 1514, répertoriés principalement dans les trois départements